



LE  
FRANÇAIS

EN HURONIE,

COMÉDIE.

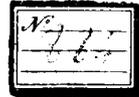
EN UN ACTE

ET EN VERS.

Jouée en Province en Juin 1778.

Par M. DUMANIANT, Comédien du  
Roi.

Prix 22 sols.



A PARIS,

Chez RUAULT, Libraire ;  
rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVIII.



## ACTEURS.

VALCOUR , Jeune Officier français.

FRONTIN , Valet de Valcour.

LA FLEUR , Valet de Dorval.

DORVAL , ami de Valcour.

UN SAUVAGE.

ZAMIRE , Jeune Sauvage , amante de Valcour.

*La Scène est dans un Bois à quelques journées de  
Quebec.*



LE  
FRANÇAIS  
EN HURONIE,  
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALCOUR, FRONTIN.

FRONTIN.

C'est un triste séjour, Monsieur, que l'Huronie,  
Oh! vous avez beau dire, en ces lieux je m'ennuie,  
On est mieux à Québec; tâchons d'y retourner.  
Tenez je me fais fort de vous y ramener.

VALCOUR, sans écouter Frontin.

Zamire ne vient point.

FRONTIN à part

O Ciel! toujours Zamire,

Peste soit de l'amour!

VALCOUR.

Ah! quel cruel martyre!

FRONTIN.

Martyre est bien le mot. Je me meurs de frayeur.

VALCOUR.

Poltron!

FRONTIN.

Poltron soit. Je voudrais de bon cœur

Que vous renonçassiez à l'amour qui vous lie.

Cet amour, tous les jours expose votre vie.

Au milieu de ces Bois, sans amis, sans secours

Ah! que prétendez-vous?

**LE FRANÇAIS EN HURONIE ,****VALCOUR.**

L'idolâtrer toujours,  
Jusqu'au dernier soupir lui consacrer ma flamme.

**FRONTIN.**

Mais vous ne voulez point en faire votre femme ?

**VALCOUR.**

Eh, quelle autre plus qu'elle a des droits sur mon cœur ?  
Qui vivre son époux est pour moi le bonheur.

**FRONTIN.**

Vous ! épouser Zamire ! ah ! quelle extravagance ?  
Vous voulez donc, Monsieur ! renoncer à la France,  
Habiter ces climats & devenir Huron !  
L'amour jusqu'à ce point trouble-t-il la raison ?

**VALCOUR.**

Pense donc, malheureux, que l'air que je respire,  
Hélas ! est un bienfait de la tendre Zamire,  
Égarés dans ces bois, sans ses soins généreux,  
Sans ses secours, Frontin, nous périssions tous deux,  
A sa compassion je dois mon existence,  
Étouffant dans mon cœur toute reconnaissance,  
Je pourrais la trahir, la fuir, l'abandonner !  
Et ces conseils, cruel, tu peux me les donner ?  
Vas, Frontin, ne crois pas qu'à ce point je m'oublie.

**FRONTIN, à part.**

Bon ! bon ! laissons passer cet accès de folie,  
Ce n'est qu'un feu de paille ; il aime, il est Français.

**VALCOUR.**

Moi ! je pourrais changer ! oh ! jamais. Non jamais,  
Si j'en avais conçu la fatale pensée...  
Mais non, de trop d'amour mon ame est embrasée,  
Ces rochers menaçants, l'épaisseur de ces bois  
Plaisent plus à mes yeux que les palais des Rois,  
Je n'y vois que Zamire, elle est partout présente,  
Tout ici fait m'offrir mon adorable amante,  
Mais elle ne vient point ! qu'elle tarde aujourd'hui !  
Zamire d'un amant viens dissiper l'ennui.  
Ah ! vole dans mes bras, que ta seule présence  
Efface les tourments que cause ton absence,  
Il est déjà grand jour, de ses premiers rayons  
Le soleil a doré la cime de ces monts.  
Les oiseaux par leurs chants marquent leur allégresse :  
Tout est riant ; moi seul je suis dans la tristesse,  
Zamire ne vient point, elle ne m'aime pas,  
Cruelle amante hélas ! tu veux donc mon trépas.

**FRONTIN, à part.**

Saisissons cet instant. (*haut.*) de l'amitié plus sage  
Mon cher maître daignez écouter ce langage.  
Zamire vous oublie, eh bien à votre tour  
Oubliez l'infidèle & fuyez ce séjour.  
Abandonnez des lieux à nos vœux si contraires,

COMEDIE.

5

Où nous ferions je crois assez mal nos affaires ;  
 Où l'on estime peu l'esprit & les talents ,  
 Où le mérite seul est de courir les champs ,  
 De traverser les lacs, les forêts, les montagnes ,  
 Où l'on ne fait l'amour qu'au milieu des campagnes ,  
 Parmi le froid, la neige, entouré d'animaux,  
 Tous moins cruels encor, que ne sont vos rivaux :  
 Gens fort mal éduqués, dont la galanterie  
 Est pour faire leur cour de vous ôter la vie  
 Et d'en faire un trophée aux yeux de leurs tendrons,  
 Qui croquent les Français comme nous des chappons.  
 Tenez, j'entends du bruit là parmi ce feuillage,  
 Ah ! peut-être, Monsieur, est-ce quelque sauvage  
 Qui pour son déjeuner chercherait un Français !  
 Sauvons-nous.

VALCOUR.

Reste ici,

FRONTIN.

Monsieur je n'oserais,

Je ne me trompe point, hélas ! quelqu'un s'avance,

VALCOUR.

Vas rassure-toi.

FRONTIN.

Ciel ! prends nous en ta puissance.

VALCOUR.

Viens, vendons notre vie au moins bien chèrement.

FRONTIN.

Bon ! c'est des Officiers de votre régiment.

~~.....~~

SCENE II.

VALCOUR, FRONTIN, DORVAL, LA FLEUR,

LA FLEUR.

Où se font des Anglais abandonnons la place.

DORVAL.

Est-ce toi Chevalier, est-ce toi que j'embrasse ?

VALCOUR.

Dorval !

DORVAL.

Valcour !

FRONTIN.

La Fleur ! ne me trompé-je pas ?

DORVAL.

Oui, c'est toi mon ami que je tiens dans mes bras,  
 Toi que j'avais cru mort, dont j'ai pleuré la perte.

LA FLEUR.

Mais parbleu, c'est Frontin l'heureuse découverte !

6 *LE FRANÇAIS EN HURONIE,*

VALCOUR, *d'un ton affligé.*

Qui, c'est moi, mon ami, c'est l'ami de ton cœur.

DORVAL.

Ah ! que je suis heureux. Quel moment enchanteur !

Je vais te ramener près du Marquis d'Orville

Qui te rendra bientôt au sein de ta famille,

Car notre régiment va quitter ces climats,

Cet oncle qui t'adore avait cru ton trépas.

VALCOUR, *d'un air inquiet.*

Quoi ! notre régiment va repasser en France !

DORVAL.

Dans un mois. Ce retour comble notre espérance.

VALCOUR.

Dans un mois ! cher Dorval. Si tu m'aimas jamais.

DORVAL.

Tu fais bien, cher Valcour à quel point je t'aimais.

Le temps n'affaiblit point mon ancienne tendresse.

Doutes-tu que ton sort encor ne m'intéresse ?

Parles, qu'exiges-tu ? Si tu m'aimes toujours,

Dispose de mes biens, dispose de mes jours ?

Que faut-il faire ?

VALCOUR.

Hélas !

DORVAL.

Eh quoi ton cœur balance ?

N'a-t-il plus dans le mien la même confiance ?

N'es-tu plus mon ami, Valcour, que t'ai-je fait ?

Autrefois pour Dorval tu n'eus point de secret.

Tu venais dans mon sein & ta joie & ta peine,

Vous ne répondez rien, je vois que je vous gêne.

VALCOUR.

Ce reproche m'abbat, laissez-moi respirer.

Ah ! connais-tu ce cœur que tu peux déchirer ?

Sa sensibilité fait seule son martyre.

DORVAL.

Ouvre-le moi ce cœur.

VALCOUR, *à part.*

Que pourrai-je lui dire ?

Dans un mois, pour jamais nous quitterons ces lieux

Et pour jamais.

DORVAL.

Des pleurs s'échappent de tes yeux !

Quel en est le sujet ? & d'où n'aît cette crainte ?

VALCOUR.

Je me reprocherais un seul moment de feinte.

Prends pitié de l'état de ce cœur alarmé,

Connais tous mes malheurs, j'aime, je suis aimé,

Une divinité... mon ami, c'en est une...

Sa voix, ses yeux, son port, sa beauté peu commune...

Dorval, j'allais périr de misère & de faim,

COMEDIE.

7

C'en était fait de moi... Sa généreuse main...  
Je lui dois mon bonheur, ma nouvelle existence,  
L'amitié, le devoir & la reconnaissance,  
Un sentiment encor plus vif, plus précieux,  
L'amour, l'amour Dorval m'enchaîne dans ces Lieux.  
Si tu la connaissais, Si tu voyais Zamire,  
Cette ingénuité qui dans ses traits respire,  
Cette candeur aimable... Oh! oui, tu l'aimerais,  
Tu ferais comme moi, tu l'idolâtrerais.  
Et tu veux, cher ami, tu veux que je la laisse,  
Que je la paye ainsi de toute sa tendresse?  
Non, vivre pour Zamire est mon unique loi.

DORVAL.

Non, Valcour, ton ami n'exige rien de toi.  
Si Zamire t'est chère..

VALCOUR.

Oh! bien plus que ma vie,  
Non rien, rien ne rompra le beau nœud qui nous lie.  
Mes serments sont sacrés, si je les trahissais...  
Mais cela ne se peut, j'aime, je suis Français,  
La foi, l'amour, l'honneur & la reconnaissance  
Sont les premières loix que l'on suit dans la France,  
Ton ami, cher Dorval aura quelque vertu.

DORVAL.

Quelle est Zamire enfin, comment la connais-tu?

VALCOUR.

Zamire! ce qu'elle est? il n'est point de louange,  
Aucune expression, aucun mot... c'est un ange...  
Un ange de lumière, elle est belle sans art.  
Son ame en ses discours paraît toujours sans fard,  
Sur son front ingénu brille une candeur pure,  
C'est le riant tableau de la belle nature...  
Je partis de Quebec pour chasser dans ses bois,  
Je m'égara bientôt, & réduit aux abois,  
Après trois jours entiers d'une marche inutile,  
J'attendais le trépas comme mon seul azile.  
Un matin qu'accablé de peines, de douleurs,  
Couché sur le gazon je le mouillais de pleurs,  
J'entendis tout d'un coup du bruit dans le feuillage,  
Je me levai rempli de dépit & de rage.  
Qui que tu sois, viens, dis je, & perce-moi le cœur:  
Je suis ton ennemi, orains tout de ma fureur,  
Prévien mes coups: j'allais dans mon délire extrême  
Hors de moi, massacrer tout ce que mon cœur aime.  
Mon bras était levé, je veux donner la mort;  
Mais je trouve un vainqueur plus puissant & plus fort.  
Un coup d'œil me déforme; étranger me dit-elle,  
Que t'a donc fait Zamire & quelle ardeur cruelle  
Te portait à vouloir lui déchirer le flanc?  
Parle, qui t'a donné cette soif de mon sang?

8 **LE FRANÇAIS EN HURONIE,**

Interdit, étonné, je ne fais que répondre.  
Tout, dis-je, en cet instant, tout sert à me confondre:  
Zaïre, pardonnez je suis un malheureux ;  
Mais je vais m'en punir. Ce fer... vis, je le veux ;  
Dix-elle avec douceur, dans ce climat horrible  
Etranger crois qu'on peut trouver un cœur sensible.  
Née au milieu des bois, & sur ces bords lointains ?  
Je connais le premier des devoirs des humains,  
La sensibilité, l'amour de son semblable.  
Je tombe à ses genoux. O femme respectable !  
M'écriai-je ! reçois l'hommage d'un mortel..  
Est-on si généreux pour n'être point cruel,  
Dir-elle ? leve-toi. Trop heureuse sans doute  
Si j'adoncis ces maux que ton malheur te coute.  
Que te dirai-je encor. Je sentis dans mes sens  
Naître un amour vainqueur de l'absence & du temps:  
Je sentis qu'à jamais je lui serai fidèle,  
Pour moi dans l'univers tout disparaît hors elle,  
L'aimer est mon seul bien. Depuis cet heureux jour,  
Tout raffermi, redouble & nourrit mon amour.

DORVAL.

Loin de désapprouver ce beau feu qui t'enflamme,  
Il prouve, cher ami, la bonté de ton ame.

VALCOUR.

Eh ! n'ai-je pas sujet de répandre des pleurs,  
Et condamnerais-tu mes trop justes douleurs ?  
Daus un mois, dans un mois nous repassons en France.  
Tu m'aimes cher Dorval, dès-la plus tendre enfance,  
Par les nœuds les plus doux, liés étroitement,  
Des secrets de mon cœur tu fus le confident.  
Accoutumé sans cesse à lire dans mon ame,  
N'y pénètres-tu point le desir qui l'enflamme ?

DORVAL.

Compte sur ton ami, quel que soit ton dessein,  
Je le seconderai, Valcour, Sois en certain.  
Aux yeux de l'amitié, vas rien n'est impossible !  
Ah ! parles ?

VALCOUR.

Je fais né reconnaissant, sensible,  
Le bonheur de te voir est un de ses bienfaits,  
Je lui doit tout, Dorval, & si je l'oubliais  
Je trahirais l'amour, l'honneur, la pitié même,  
Je me dégraderais, je l'adore elle m'aime.  
Ecoute, on me croit mort, garde moi le secret,  
Laisse-moi dans ce bois, emmene mon valet,  
Retourne dans le camp ne crains rien pour ma vie.

DORVAL.

Qu'exiges-tu de moi ?

VALCOUR.

Dorval je t'en supplie.

Mon

**C O M E D I E.**

Mon bonheur en dépend.

**D O R V A L.**

Cruel, que voulez-vous ?

**V A L C O U R.**

Ne me refuse point j'embrasse tes genoux.

**D O R V A L.**

Demandes tout mon sang ; mais un tel sacrifice  
Est au-dessus de moi. Crois-tu que je le puisse ?  
Je languissais sans toi, je te trouve aujourd'hui ;  
Et t'abandonnerais sans secours, sans appui ;  
Au milieu des déserts & parmi des Sauvages  
Alterés de ton sang cruels Antropophages.

**V A L C O U R.**

Hélas !

**D O R V A L.**

Vous soupirez. Voilà jusqu'où l'amour  
Égare votre cœur vous séduit en ce jour.

**F R O N T I N.**

Je fais un bon moyen de ranger cette affaire.

**V A L C O U R.**

Dis quel est-il ?

**F R O N T I N.**

Monsieur, je crains de vous déplaire ;  
Depuis que par l'amour vous êtes retenu ;  
Contre tous mes conseils vous êtes prévenu.  
Je perds à vous parler toute ma réthorique.

**V A L C O U R.**

Parles. Je te pardonne.

**F R O N T I N.**

En ce cas je m'explique.  
Si Zamire vous aime, il vaudrait je crois mieux  
Qu'avec vous pour toujours elle quitta ces lieux.  
Le destin le plus beau s'offre à vous dans la France ;  
Vous l'y rendriez heureuse. Au sein de l'opulence,  
Au milieu des plaisirs d'un séjour enchanteur  
Que faudrait-il de plus pour faire son bonheur ?

**V A L C O U R.**

Je ne me flate point que Zamire y consente.

**F R O N T I N.**

Monsieur, Zamire est femme, & l'offre est séduisante.

**V A L C O U R.**

Zamire est au-dessus du reste des humains.  
Tranquille, sans besoins tous ses jours sont sereins.  
Comme elle est sans desirs son ame est sans nuage.  
Loin du monde, ignorée, en ce climat sauvage  
Elle vit près d'un pere, appui de ses vieux ans,  
Le soigner, le chérir, occupe ses instans.  
Se ne tiens dans son cœur que la seconde place ;  
Oserais demander ? Non mon ami.

10      **LE FRANÇAIS EN HURONIE ;**  
D O R V A L.

De grace  
Ecoute la raison , écoute l'amitié.  
Au devoir , à l'honneur , si ton cœur est lié ,  
Sous l'exemple aujourd'hui que Zamire te donne.  
Imite sa vertu , Valcour , tout te pardonne.  
On doit à la nature encor plus qu'à l'amour.  
Un oncle qui t'aima te pleure chaque jour ,  
Lorsque tu peux d'un mot dissiper ses alarmes ,  
Lorsqu'il ne tient qu'à toi d'aller sécher ses larmes ,  
Voudras-tu qu'il succombe au poids de sa douleur ?

V A L C O U R.

Hélas ! cruel ami , vous me percez le cœur.  
Eh bien ! vous n'aurez plus de reproche à me faire.  
La nature commande & l'amour doit se taire.  
N'importe , j'en mourrai , je serai vertueux.  
Mais Zamire... jamais... fais-je ce que je veux.  
Lorsque je te jurais de t'adorer sans cesse ,  
Quand tes yeux répondaient à ma vive tendresse ,  
Quand enivré d'amour j'embrassais tes genoux ,  
Aurais-tu soupçonné dans des moments si doux  
Que bientôt ton amant deviendrait infidèle !

D O R V A L.

Tu pleures ?

V A L C O U R.

Ah ! Dorval , hélas ! que dira-t-elle ?  
Que va-t-elle penser ? je crois que je la voi  
Me pleurer , me haïr.

D O R V A L.

Cher ami , calme toi.  
Tu ne la perdras point cette amante si chère.  
Ton oncle est généreux il te chérit en père.  
Il entendra tes pleurs , il verra tes soupirs ;  
Il les fera cesser en comblant tes desirs.

V A L C O U R.

Il tient au préjugé trop commun dans la France ,  
Celui de vouloir faire une grande alliance.  
Et Zamire est sans bien , sans nom & sans ayeux.

D O R V A L.

Ses vertus sont un titre encor plus précieux.  
Monsieur d'Orville est bon , tu fais bien qu'il t'adore.  
Il ne vit que pour toi. Si tu l'aimes encore  
Viens faire évanouir son chagrin dévorant.  
Il est près de ce bois avec son régiment.

V A L C O U R.

Zamire dans ce lieu devait bientôt se rendre.  
L'heure approche , Dorval , & laisse-moi l'attendre.

D O R V A L.

Tous les moments sont chers , un instant de chagrin  
D'un vieillard malheureux peut avancer la fin.

**C O M E D I E.**

12

Laisse ici ton valet qu'il attende Zamire.

FRONTIN.

Laissez plutôt La Fleur.

LA FLEUR.

Cela te plaît à dire,

Tu connais les chemins, je ne les connais pas.

FRONTIN.

Mais toi tu viens du camp.

DORVAL.

Pour finir vos débats,

Restez-y tous les deux.

LA FLEUR.

Ce n'est pas nécessaire.

Frontin plutôt que moi se tirera d'affaire.

FRONTIN.

La Fleur, garçon desprit, adroit, intelligent

Au besoin, mieux que moi, fait faire un compliment.

DORVAL.

Vous avez je le fais une adresse infinie ;

Mais vous avez encor plus de poltronnerie.

FRONTIN.

Moi poltron ? point du tout.

LA FLEUR.

Ni moi, Monsieur, d'honneur.

Fi ! c'est me faire tort vous connaissez La Fleur.

FRONTIN.

On me connaît aussi.

DORVAL.

Sans tant de verbiage,

Montrez-nous en restant quel est votre courage.

FRONTIN.

Si La Fleur y consent ?

LA FLEUR.

Si Frontin le voulait ?...

Car un tout seul, Monsieur, dans ce bois s'ennuierait.

DORVAL.

Bon ! restez-y tous deux. Aussitôt que Zamire

Paraîtra vous viendrez.

LA FLEUR.

Oui, j'irai vous le dire.

FRONTIN.

Oh ! nous irons ensemble.

VALCOUR.

Ah ! dis-lui bien Frontin,

Que vivre son amant fait toujours mon destin.

Peins-lui tous les transports de ce cœur qui l'adore.

Dis-lui que pour la voir j'ai devancé l'aurore.

Dis-lui que je m'arrache à regret de ces lieux,

Et que bientôt l'amour va me rendre à ses yeux.



## SCÈNE III.

FRONTIN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

**D**epuis que dans ces bois tu fais ta résidence  
Avec quelques Hurons as-tu fais connaissance ?

FRONTIN.

Qui parleu, Mons La Fleur, même par le bon bout.

LA FLEUR.

On dit que ces Messieurs nous trouvent de leur goût.

FRONTIN.

Mais pas mal. Tout-à-Pheure à cette même place

De deux de ces goulus j'ai remouché l'audace.

Ils voulaient me happer pour me croquer rôti ;

Ils en ont eu mon cher le plus fier démenti...

LA FLEUR.

Hélas ! je crains toujours que quelqu'un ne m'accroche.

FRONTIN.

Ne crains rien avec moi.

LA FLEUR.

Frontin quelqu'un approche.

FRONTIN, *à part.*

O ciel ! que devenir ? où nous cacherons-nous ?

LA FLEUR.

Le parti le plus sûr ferait de s'ler doux.

Ne fais pas le méchant & modère ta bile.

Je t'en prie.

FRONTIN, *à part.*

Oh ! cela n'est pas fort difficile.

LA FLEUR.

S'il leur faut de l'argent tiens voilà tout le mien.

FRONTIN, *allant de côté & d'autre.*

La Fleur tu t'es trompé, pour moi je ne vois rien.

S'il faut te l'avouer je ne suis point tranquille.

Ah ! que j'aime bien mieux le séjour de la ville.

Là dans une anti-chambre assis au coin du feu

On attend le Patron en s'amusant au jeu ;

On caresse Lisette, on rit, on boit, on danse.

Mais en ce sot séjour, ah ! quelle différence !

On n'y saurait trouver un minois gracieux.

La mort de tous côtés s'y présente à vos yeux.

On n'y voit que Hurons, Iroquois & leur clique,

Qui n'ont jamais pitié que d'un Français étique,

Qui d'un œil en dessous l'orgnent un garçon gras,

Et pour l'escamotter le suivent pas à pas.

L A F L E U R.

Pour toi de ce côté tu ne crains pas grand chose.  
Tu n'as point comme moi ce teint couleur de rose,  
Cet air frais & vermeil, cet embonpoint charmant.

F R O N T I N.

Hélas ! pour mes péchés je suis trop ragoutant.  
Je me passerais bien d'une santé si belle.  
Je voudrais être sec comme un fauterelle ;  
Mais on est beau garçon, on a quelques appas..  
( *Il fait un mouvement de frayeur.* )

L A F L E U R.

Mais, Frontin, qu'as-tu donc ?

F R O N T I N.

Comment tu ne vois pas ?

L A F L E U R.

De quoi ?

F R O N T I N.

Regarde,

L A F L E U R.

Qui ?

F R O N T I N.

Vois-tu ce grand Sauvage ?

L A F L E U R.

Il vient de ce côté, ranime ton courage,  
Bats-toi, moi je m'enfuis.

F R O N T I N.

Ah ! je meurs de frayeur.

L A F L E U R.

Ah ! Frontin, je me sens enchaîné par la peur.  
Je ne peux m'en aller.

F R O N T I N.

Il traverse la plaine.

L A F L E U R.

Ciel ! il court droit à nous. Huchons-nous sur ce chêne,  
Peut-être il passera sans regarder en haut.  
Je ne saurais grimper, aide-moi donc.

F R O N T I N, *de dessus l'arbre.*

Nigaud

Tu me feras pincer avec ta mal-adresse.  
Mets-toi dans un fossé, caches-toi ; le temps presse.

L A F L E U R.

Enfin m'y voilà donc.

F R O N T I N.

Il redouble le pas,

Sans doute il nous a vus.

L A F L E U R.

Eh ! parles donc plus bas.

Ton babil à présent n'est pas fort nécessaire.

F R O N T I N.

C'est Zamire parbleu.

14      *LE FRANÇAIS EN HURONIE,*  
          *LA FLEUR.*  
          Frontin veux-tu te taire.  
          FRONTIN.

Que crains-tu ?

*LA FLEUR.*  
          Que fait-on ? le sexe dans ces lieux  
A pour les étrangers un tendre furieux.  
Les dames du pays sont beaucoup carnacières,  
Et j'appréhende tout de leurs sottes manières.  
Avant de nous montrer attendons quelque temps.  
Il pourrait bien venir quelqu'un de ses amants.



### SCENE IV.

ZAMIRE , FRONTIN & LA FLEUR , *sur l'arbre.*

ZAMIRE.

V Alcour, Valcour, ô ciel ! où pourrait-il donc être ?  
Eh bien ! voilà Zamire accours oses paraître.  
Dieu ! je ne le vois point, qu'est-il donc devenu ?  
J'éprouve un sentiment à mon ame inconnu.  
S'il pouvait m'oublier ? Valcour serait perfide ?  
Non... vole rassurer une amante timide.  
L'heure est déjà passée où j'aurais dû venir,  
Chaque jour mon amant a dû me prévenir ;  
Il me cherche peut-être ! eh bien ! je vais l'attendre.  
FRONTIN , à *La Fleur.*

Montrons nous.

LA FLEUR.

Attends.

ZAMIRE.

Qu'est-ce ? & que viens-je d'entendre ?  
Serait-ce toi , Valcour ? mais je n'entends plus rien.  
Je me trompe : écoutons. Quel tourment est le mien ?  
Je ne sentis jamais émotion plus vive.  
On dit que des Français ont paru sur la rive.  
Quel odieux soupçon vient effrayer mon cœur.  
Il les aura rejoints , il trompait ma candeur.  
Cruel si dans l'Europe une amante outragée  
D'un lâche séducteur ne se voit point vengée  
Et reste sans secours en proie à son chagrin ;  
Apprends qu'ici jamais on ne l'offense envain.  
Ne crois point te soustraire aux regards de Zamire.

FRONTIN.

Oh ! sa douleur me peine & je vais tout lui dire.  
Zamire.

ZAMIRE.

Non , cruel.

C O M E D I E.

19

FRONTIN.

Zamire, écoutez-moi.

ZAMIRE, avec vivacité.

Qui vient de m'appeller ! cher amant est-ce toi ?  
Viens, cours, vole, parais. Mais qu'elle erreur cruelle  
Vient d'abuser mes sens.

FRONTIN, sautant à bas de l'arbre.

Votre amant est fidèle,

Il vous aime toujours & je suis son garant.

ZAMIRE.

Qu'est-il devenu ? dis ?

FRONTIN.

Ecoutez un moment,

Je vais tout vous conter.

ZAMIRE.

Quelle crainte m'agite !

FRONTIN.

Comme nous attendions ici votre visite,  
Ainsi que vous pensez en discourant tous deux  
Fort amoureuxment sur l'objet de ses feux.  
Des Français tout d'un coup s'offrent à notre vue.  
A leur aspect j'ai cru que j'avais la berlue.  
M'étant frotté les yeux j'ai reconnu La Fleur.

ZAMIRE.

Qu'ont-ils fait ces Français dissipe ma frayeur.  
Les aurait-il suivis ? tu crains de me le dire,  
Je vois tout mon malheur.

FRONTIN.

Rassurez-vous Zamire.

De perdre votre amant n'avez aucun souci.  
Il reviendra bientôt. Je l'attendais ici,  
Et pour pouvoir plus loin découvrir dans la plaine  
Nous avons tous les deux grimpé dessus ce chêne.  
( Il montre La Fleur qui est descendu de l'arbre. )

ZAMIRE.

Affreux préssentiments que je ne peux bannir.

FRONTIN.

Ne craignez rien, vous dis-je, il va bientôt venir.  
Lorsqu'il quittait ces lieux pour lui si pleins de charmes  
Que n'avez-vous pû voir sa douleur & ses larmes !  
Il poussait des soupirs qui me perçaient le cœur.  
Ah ! Frontin, m'a-t-il dit, peins lui bien mon ardeur,  
Dis-lui... Tout ce qu'on dit quand d'un amour extrême  
On aime une personne encor plus que soi-même.  
Mais il n'a pû mieux faire arraché de ces lieux  
Il courait dans les bras d'un oncle riche & vieux ;  
Mais pour voler bientôt aux genoux d'une amante.

ZAMIRE.

Ah ! ne m'abusés point. Vaine & frivole attente.  
Tout me l'annonce hélas ! je ne dois plus le voir.

FRONTIN.

Eh ! doit-on sur un rien ainsi perdre l'espoir ?  
 Chassez cette frayeur votre amant vous adore.  
 Je suis sa caution. Faut-il plus faire encore ;  
 Faut-il pour rassurer votre cœur éperdu :  
 Hâter l'heureux instant qu'il vous sera rendu.  
 Parlez, dites un mot. Je vais tout d'une haleine  
 Le chercher & soudain à vos pieds je l'amène.

ZAMIRE.

Ah ! tu me rends le jour.

FRONTIN, à La Fleur.

La Fleur tu me suivras

Tirons-nous de ce lieu.

ZAMIRE.

S'il ne revenait pas !

FRONTIN.

Il viendra. Mais chassez la crainte qui vous glace.  
 Tenez je reviendrais plutôt prendre sa place.



## SCENE V.

ZAMIRE.

**N** On, non, rien ne saurait dissiper mon effroi.  
 Tout m'épouvante hélas ! Valcour est loin de moi.  
 Le cruel s'il m'aimait tout autant que je l'aime  
 Pourrait-il un instant causer ma peine extrême.  
 Il connaît bien Zamire, il fait bien que sans lui  
 Mon cœur faible & craintif languit privé d'appui.  
 Ah ! s'il m'abandonnait y pourrais-je survivre ?  
 Je ne vois plus Frontin. Ah ! j'aurais dû le suivre,  
 Voler vers mon amant, l'entraîner en ces lieux,  
 Le toucher, le fléchir, ou mourir à ses yeux.



## SCENE VI.

ZAMIRE, FRONTIN.

FRONTIN.

**A**U secours, au secours

ZAMIRE.

Ciel ! qu'entends-je ?

FRONTIN, se réfugiant aux pieds de Zamire.

Zamire

Daignez me protéger, me défendre ou j'expire.

SCENE

SCÈNE VII.

ZAMIRE , FRONTIN , LE SAUVAGE.

LE SAUVAGE.

V As , tu cherches envain un azile en ces lieux.  
Et je vais sans pitié t'immoler à ses yeux.

FRONTIN.

Daignez le retenir.

ZAMIRE.

Parles , quel est ton crime ?

LE SAUVAGE.

Ma haine , ton amour. Ma rage est légitime  
Il va périr.

FRONTIN.

Hélas ! très-illustre Huron

Tremblant à vos genoux je demande pardon.  
Je n'eus jamais dessein de vous faire une injure.  
Acceptez mon argent , mes meubles , mon armure,  
Renvoyez-moi tout nu ; mais laissez moi la peau.  
Ah ! je ferais pour vous un très-mauvais morceau,  
Je suis trop maigre encor , je ferais corriaffe.  
Priez pour moi , Zamire , obtenez moi ma grace.

LE SAUVAGE , avec dédain.

Voilà donc ce Français qui t'emporte sur moi ,  
Celui pour qui Zamire a dédaigné sa foi ?

ZAMIRE , naïvement.

Ce n'est point mon amant.

FRONTIN.

Non , le diable t'emporte.

Je ne l'aimai jamais. C'est mon maître.

LE SAUVAGE.

Qu'importe ?

FRONTIN.

Tout. Votre rage en veut au rival adoré  
Et je n'ai point l'honneur d'être le préféré.  
C'est mon maître qu'on aime. Oh ! demandez ?

LE SAUVAGE.

Ton maître !

Parles ? qu'est-il ? qu'il vienne !

FRONTIN.

Il va bientôt paraître.

C'est un jeune Seigneur , beau , vermeil , bien portant ;  
Je cours vous le chercher.

LE SAUVAGE.

Non , demeure un moment.

18      *LE FRANÇAIS EN HURONIE ;*

FRONTIN.

Que voulez-vous de moi chétive créature ?

LE SAUVAGE.

Tu n'es pas son amant !

FRONTIN.

C'est la vérité pure.

Je vous l'ai déjà dit c'est un autre que moi.

ZAMIRE.

D'où vient cette fureur ? Eh que t'importe à toi ?

Quels sont tes droits ici ? ma foi t'est-elle acquise ?

LE SAUVAGE.

Mes droits sont mon amour, l'amour que l'on méprise,

L'amour au désespoir indigné, furieux.

Sans l'immoler verrais-je un rival odieux

M'insulter, me braver, me ravir mon amante.

Si sa flamme est égale à ma flamme brûlante,

Qu'il vienne, qu'il paraisse & dispute ton cœur,

Et que Zamire enfin soit le prix du vainqueur.

Mais il est sans amour puisqu'il est sans courage.

FRONTIN.

Vous êtes dans l'erreur il l'adore à la rage.

LE SAUVAGE, *d'un ton menaçant.*

Tu oses dire ?

FRONTIN.

Hélas ! je réponds toujours mal.

Ce n'est pas moi du moins qui suis votre rival,

Quels serments voulez-vous ?

LE SAUVAGE.

Vas, j'en crois ta bassesse.

Un cœur aussi rampant connaît-il la tendresse ?

Mais cet autre Français qui me ravit sa foi,

Aussi lâche, aussi vil, s'enfuyait avec toi.

FRONTIN, *tremblant.*

Ah ! ce n'était pas lui. Vous vous trompez sans doute.

Cet autre était La Fleur.

ZAMIRE.

Mon amant fuit. Ecoute,

Il faut quelque vertu pour enchaîner ce cœur.

Valcour sut me charmer par ses traits, sa candeur,

Peur me plaire il n'eût point besoin d'une victoire.

Mais s'il l'avait fallu, Zamire aime à le croire,

Valcour tout comme un autre eût su vaincre ou mourir.

LE SAUVAGE.

S'il t'aime, en cet instant qui peut le retenir ?

Dis ?

ZAMIRE.

Qui le retient ? Tout. L'amitié, la nature.

FRONTIN.

Il fera bientôt là, c'est moi qui vous l'affure.

Des Français ce matin ont paru sur ce bord.

COMEDIE.  
LE SAUVAGE.

19

Il les a joints ?

FRONTIN.  
Seigneur il reviendra d'abord.  
LE SAUVAGE.

Il reviendra ?

ZAMIRE.  
Sans doute.  
FRONTIN.

Il me la dit lui-même.

LE SAUVAGE, à Zamire.

Vas, vas, l'Européen ignore comme on aime.  
Reconnais-tu l'amour à ce trait odieux ?  
Il t'adore & te laisse ! ouvres enfin les yeux.  
( à Frontin. )

Et toi vil imposteur n'abuses plus Zamire.  
Avoue ou cette main...

FRONTIN, à part.

Grand Dieu ! Que faut-il dire ?

Hélas ! ce diable d'homme a juré mon trépas

LE SAUVAGE, à Zamire.

Oses le croire encor. vois-tu son embarras ?

FRONTIN.

Je suis embarrassé je ne puis vous le taire.  
Pour vous plaire, Seigneur, quel aveu faut-il faire ?  
Ordonnez, prescrivez.

LE SAUVAGE.

M'avouer à l'instant

La fuite & le forfait de son perfide amant.

FRONTIN, à part.

Puisqu'à mentir, ô ciel ! il veut donc me contraindre,  
Mentons pour nous sauver. ( Haut. ) s'il faut cesser de  
feindre,

Je vous dirai, Seigneur, qu'il est vrai que Valcour  
Pour n'y plus revenir a quitté ce séjour.

ZAMIRE.

Qu'entends-je ? ah ! je meurs. Malheureuse Zamire.  
Le barbare, il me fuit ! tout mon cœur se déchire.

LE SAUVAGE, à Zamire.

Oublie un scélérat ( à Frontin. ) & toi fuis loin d'ici.

FRONTIN, à part.

O trop heureux menfonge ( haut. ) ah ! Seigneur grand-  
merci.



## SCÈNE VII.

ZAMIRE, LE SAUVAGE.

ZAMIRE.

Que vais-je devenir ! le cruel me délaisse.  
 Est-ce donc là le prix de toute ma tendresse.  
 Je lui sauvai la vie , il m'arrache le jour.  
 Ne crois point m'échapper infidèle Valcour ,  
 Je te suivrai partout & même en ta patrie.  
 Aux Français étonnés contant ta perfidie  
 Je leur inspirerai ce mépris , cet effroi ,  
 Cette horreur que fait naître un monstre tel que toi.

LE SAUVAGE.

Laisse ces vains projets & songe à la vengeance.  
 D'un rival que je hais , d'un ingrat qui l'offense,  
 Ce bras avec plaisir ira percer le cœur.  
 Je vole dans son camp guidé par ma fureur,  
 Et rapporte à tes pieds sa dépouille sanglante.

ZAMIRE.

Arrête, qu'as-tu dit!

LE SAUVAGE.

Ma rage impatiente

Brûle d'avoir puni ce farouche étranger.  
 Adieu.

ZAMIRE.

Demeures. Ciel ! quoi ! tu cours l'égorger ?

LE SAUVAGE.

Quel sentiment pour lui peut te parler encore.

ZAMIRE.

Malgré ta perfidie apprends que je l'adore.  
 Il peut vouloir ma mort, je peux le pardonner.  
 Mais bientôt le remord va me le ramener.  
 Que dis-je ? en cet instant nous l'accusons peut-être.  
 Non, mon cœur me le dit Valcour n'est point un traître.  
 On ne feint pas l'amour. Il m'aime, il reviendra.

LE SAUVAGE.

Tu l'excuses en vain. Je l'abhorre, il mourra.

ZAMIRE.

Qui t'a remis cruel le soin de ma vengeance.  
 Penses-tu me servir ! je te le dis d'avance,  
 Si ta haine te porte à répandre son sang,  
 Ta main du même coup déchirera mon flanc.  
 Valcour fait mon destin. S'il perdait la lumière  
 Tout finirait pour moi dans la nature entière.  
 Quels que soient ses forfaits, qu'il vive je le veux.  
 Et si loin de Zamire il pouvait être heureux,

Sans doute en l'apprenant je serais moins à plaindre.  
 Ses malheurs sont les seuls qui pour moi soient à craindre.  
 Et s'il me laisse enfin en proie à mes douleurs,  
 Je puis trouver encore un charme dans mes pleurs.

LE SAUVAGE.

Ce funeste Etranger qu'ici l'on me préfère...  
 Apprends-moi par quel art il parvint à te plaire.  
 Quels sont donc les périls qu'il a couru pour toi ?  
 Est-il plus généreux, ou plus vaillant que moi ?  
 Sait-il donc mieux aimer !... Mais non, je l'en défie.  
 Je te sacrifierais & ma gloire & ma vie.  
 Il n'est rien que pour toi je n'osasse tenter.  
 Mais il est des affronts que ne peut supporter,  
 Ce cœur fier & jaloux qui plein d'impatience  
 Ne désire, ne voit, n'attend que la vengeance.  
 Le fort en est jetté, c'en est fait & Valcour  
 Tombera sous mes coups ou m'ôtera le jour.

ZAMIRE.

Le hasard d'un combat peut servir ton attente :  
 Mais quant tu le vaincrais, crois-tu que ton amante  
 Couronnerait en toi son odieux vainqueur ?  
 Je t'ai plaint de m'aimer, je t'aurais en horreur.  
 Que dis-je ? si sa mort eût été ton ouvrage,  
 Tu pourrais je le sens tout craindre de ma rage.  
 Réduite au désespoir, dans ma juste fureur,  
 Ce bras de mille coups irait percer ton cœur.  
 Non, ce n'est que par lui, pour lui que je peux vivre,  
 Par cet égarement où mon ame se livre,  
 Par mes transports affreux vois quel est mon amour !  
 Prends pitié de Zamire & sois juste à ton tour.  
 Eh ! dépend-il de moi de maîtriser la flamme  
 Qui brûle, entraîne, arrache & bouleverse mon ame...  
 Que te reviendra-t-il d'avoir comblé mes maux ?

LE SAUVAGE.

Le plaisir que l'on sent d'immoler ses rivaux.  
 Plus tu me peins lardeur qui pour lui te dévore,  
 Plus ma fureur s'accroît & plus mon cœur l'abhorre.  
 Je porterai l'amour jusqu'à la cruauté.

ZAMIRE.

L'amour peut-il donner tant de férocité ?  
 Si tu m'aimes !...

LE SAUVAGE.

T'aimer ! non, non, je te déteste.  
 Ma flamme s'est éteinte & ma rage me reite.  
 Il t'est cher & je vais en le faisant périr  
 Te rendre tous les maux que tu m'as fait souffrir.

## S C E N E I X.

Z A M I R E.

**E**H bien ! s'il faut du sang pour calmer ta furie  
Viens l'assouvir sur moi , barbare & prends ma vie.  
Il échappe à mes yeux , mes cris sont superflus.  
Mon amant va périr , je ne me connais plus.  
Ma douleur est au comble , à peine je respire.  
O Dieu qui va guider la tremblante Zamire  
Vers ce camp où la mort menace mon amant.  
Je vois près de son cœur le fer étincellant,  
Et ne puis détourner le coup qui le déchire.  
Ah ! respectez ses jours ou faites que j'expire.  
Que puis-je faire hélas ! dans l'état où je suis ?  
Mes pleurs coulent en vain... n'entends-je pas des cris ?  
Sous le poids de mes maux je tombe anéantie.  
Valcour est infidèle où Valcour est sans vie.  
Puisqu'enfin je n'ai plus d'autre espoir que la mort ,  
Que je n'attends plus rien de la faveur du sort ,  
Sachons du moins mourir.  
( *En disant le dernier hémistiche elle remonte le  
Théâtre & va pour sortir.* )

## S C E N E X.

V A L C O U R , Z A M I R E.

V A L C O U R , *accourant & se jettant aux genoux de  
Zamire.*

**T**Oi mourir ! ah ! Zamire ,  
Ton amant , ton époux , pour toi seule respire.  
Il vivra pour t'aimer. Il luit pour nous ce jour  
Qui couronne mes vœux & le plus tendre amour.  
Quelle sombre douleur en tes regards est peinte.  
Je vois couler tes pleurs , ah ! dissipe ma crainte.  
Tu me vois , je t'adore & tu pleures toujours !

Z A M I R E.

Aux pleurs que je répands vas laisse un libre cours.  
Vas j'en crois tes transports , vas je me crois aimée ,  
Et ce bonheur suffit à mon ame enflammée.  
Ces larmes que je verse en cet heureux moment ,  
Sont les expressions du plus vif sentiment ;  
Et mes chagrins cruels sont effacés par elles.



## SCÈNE DERNIÈRE.

VALCOUR, ZAMIRE, DORVAL, FRONTIN.

DORVAL.

**A**ux amants je le vois l'amour prête ses ailes.  
VALCOUR.

Pouvais-je trop hâter l'instant de la revoir,  
L'instant où je devais calmer son désespoir.  
Regardes-la, Dorval, & juges si je l'aime ?

ZAMIRE.

Quel est cet étranger ma frayeur est extrême !

( à Dorval d'un air naïf. )

Oh ! tu voudrais en vain l'entraîner loin de moi,  
Je ne le quitte plus.

DORVAL.

Dissez votre effroi.

Valcour est mon ami. Je connais sa tendresse,  
Et tout autant que vous son bonheur m'intéresse.  
J'espère par mes soins l'avancer en ce jour.

ZAMIRE.

Oh ! je me charge moi du bonheur de Valcour.  
Rendre ses jours heureux est le but où j'aspire.

VALCOUR.

Si je ne t'aimais point adorable Zamire,  
Je serais à mes yeux le plus vil des mortels.  
Comme mon ame enfin mes feux sont éternels.  
D'indissolubles nœuds vont nous unir ensemble :  
Zamire ! que de biens un si beau jour rassemble !  
J'ai retrouvé mon oncle ; en lui parlant de toi  
J'ai su toucher son ame : il t'aime autant que moi.  
Il brûle de te voir, de t'appeler sa nièce.  
Que notre empressement réponde à sa tendresse.  
Zamire allons remplir ses plus ardens souhaits  
Nous quitterons bientôt ce séjour pour jamais :  
Suis ton époux & viens montrer à ma patrie  
La touchante vertu par la grace embellie.

ZAMIRE.

Eh ! que me font les lieux. Ah ! lorsque je te vois  
Tout me devient égal ou la France, ou ces bois.  
Partout je t'aimerai tout autant que je t'aime ;  
Ton cœur en tous les lieux sera toujours le même :  
Ta tendresse Valcour suffit à mon bonheur,  
L'amour que je ressens doit suffire à ton cœur.  
Mais tu n'exiges point que j'abandonne un père  
Qui t'aime comme un fils à qui Zamire est chère..

Non, tu ne le crois point tu connais ton amant  
 A ma félicité ton pere aussi consent.  
 Mes larmes ont enfin vaincu sa résistance.  
 Avec nous sans regret il viendra dans la France,  
 Il est près de mon oncle & leurs deux cœurs d'abord  
 Par un penchant secret se sont trouvés d'accord.  
 Viens, & par les doux nœuds d'une union si pure  
 Réunissons l'amour, l'amitié, la nature.

ZAMIRE.

Que mon ame est émue ! Oh ! tu ne conçois pas  
 Combien ces beaux moments ont pour elle d'appas :  
 Mon cœur ne peut suffire à l'excès de ma joie.

FRONTIN.

Au milieu des transports où vous êtes en proie  
 Oserais-je espérer tombant à vos genoux  
 De pouvoir par mes pleurs fléchir votre courroux.  
 Je suis un malheureux.. mais vous êtes si bonne.

ZAMIRE.

Vas tout est oublié

FRONTIN.

*Vivat ! on me pardonne !*

Et pour comble de biens nous quitterons ces lieux.  
 Bois séjour de la peur, vous rochers sourcilleux  
 Je vous tire à jamais mon humble révérence.  
 Nous allons au bonheur nous retournons en France :

FIN.

